





**CODE**

**93**



Olivier Norek

# CODE 93



*Tous droits de traduction, d'adaptation  
et de reproduction réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2013  
7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Île de la Jatte  
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

[www.michel-lafon.com](http://www.michel-lafon.com)

*À ma famille, ceux qui me font tenir droit.  
Martine, Claude, Victor, Corinne et Bruno.*





## PROLOGUE

*Mars 2011*

La taille pouvait correspondre. L'âge certainement. Quant au physique, il était difficile d'être affirmatif. Le vieux Simon décrocha son téléphone et, avec toutes les précautions nécessaires pour ne pas faire naître trop d'espoir, annonça :

– J'ai peut-être une piste.

À l'autre bout du fil, la voix de la vieille dame ne se fit pas plus forte qu'un souffle.

– Camille ?

– Sans certitude, madame.

Avant de raccrocher, Simon indiqua à son interlocutrice l'heure et l'adresse du rendez-vous, à la morgue de l'Institut médico-légal de Paris.

Découverte à moitié nue, sans vie et sans identité dans un squat de la commune des Lilas, en Seine-Saint-Denis, elle devait avoir vingt ans. Au maximum. À l'autopsie, le docteur Léa Marquant l'avait entaillée de la base du cou au pubis, d'un trait de scalpel, sans forcer plus qu'une caresse. Dans son corps ouvert se lisaient les effets d'une consommation abusive de drogues et d'alcool ainsi que le résultat de relations sexuelles si violentes qu'on ne pouvait les imaginer consenties. Jamais auparavant dans sa carrière de médecin légiste elle n'avait utilisé l'expression de « délabrement périnéal massif ». Comment en était-on arrivé là ? Quelles barbaries avait-elle dû subir pour qu'il n'y ait littéralement plus de paroi entre le vagin et l'anus ?

Dans les siennes elle avait pris ses mains salies, frôlé ses cheveux puis passé le bout des doigts sur les blessures de son visage. Elle avait regardé alentour, car ces choses-là ne se font pas. Elle avait ôté ses gants en latex et recommencé les mêmes gestes. Elle s'était laissée aller au pire des maux de son métier, l'empathie.

Alors quand, au hasard de sa lecture, elle avait vu quelques jours plus tard sur l'agenda de l'IML<sup>1</sup> qu'une reconnaissance par un membre de la famille était prévue, Léa Marquant avait voulu en assurer le déroulement. Rien n'obligeait la légiste mais elle y tenait. Pour elle. Et pour *Elle* aussi.

---

1. Institut médico-légal.

À la levée du drap, les réactions sont diverses et imprévisibles. De la souffrance aphone qui pénètre et enlève toute force à ne pouvoir que se laisser choir, à moins que ce ne soit juste le sol qui s'ouvre sous les pieds. De la rage vengeresse qui ne sait que refuser et cherche une cible pour tirer à boulets rouges. De la peine larmoyante et bruyante jusqu'à l'agacement. Du calme impassible qui augure des plus gros orages.

La légiste vit arriver les trois visiteurs. Elle ne reconnut aucun d'entre eux et déduisit que celui qui dépassait les autres d'une tête et demie, avec ses allures de catcheur à la retraite, devait être le flic du SDPJ<sup>1</sup>. Il économisa ses mots.

– Lieutenant Mathias Aubin.

– Bonjour, lieutenant. Docteur Marquant. Le capitaine Coste n'aime plus notre service, ou vous êtes puni ?

– Juste une affaire que je voudrais terminer. Le capitaine m'a chargé de vous saluer.

Elle ferait avec. Dommage, elle préférerait Coste, plus discret avec son regard bleu un peu triste.

Elle se présenta à la famille. Tout d'abord à la vieille dame en fauteuil roulant puis au jeune homme qui le poussait, les invitant à la suivre jusqu'à la morgue. Le flic leur emboîtait le pas, silencieux comme une ombre.

---

1. Service départemental de police judiciaire.

Ils s'enfoncèrent dans les sous-sols de l'IML et elle ouvrit les portes d'une grande pièce, froide et silencieuse, comparable à une salle des coffres, faite de rangées de portes carrées d'environ soixante-dix centimètres de largeur. Chacune donnant sur une vie, une histoire et une fin. En quelques cliquetis de verre les néons éclairèrent la morgue. Elle vérifia dans son dossier le numéro d'enregistrement et, parmi les quatre cent cinquante cases de froid présentes, ouvrit la porte contenant le corps 11-1237. Elle tira la table roulante, révélant une forme humaine sous un drap blanc.

Du regard elle interrogea la famille et crut déceler de l'appréhension dans leurs yeux. Elle retint son mouvement un instant, la main posée sur le tissu, puis elle baissa doucement le linceul de manière à ne montrer que le visage abîmé.

Le flic imposant qui les accompagnait avait tenté de les prévenir quelques minutes plus tôt. Le corps qu'ils allaient voir était celui d'une toxicomane qui avait peut-être été leur fille et leur sœur mais qui avait certainement changé, vieilli et s'était usé dans un mode de vie marginal. Il avait volontairement choisi de passer outre aux sévices sexuels, ces précisions ne s'imposaient pas tant qu'ils ne l'avaient pas formellement reconnue. Cependant, aucun avertissement ni aucune préparation n'aurait pu leur éviter le haut-le-cœur qui les saisit lorsque le visage fut découvert.

Prisonnière de son fauteuil roulant, la mère poussa de ses bras sur les accoudoirs et comme elle put sur

ses jambes fragiles afin de se donner un peu de hauteur. Sa voix, autoritaire et malgré tout perceptiblement blanche assura qu'il ne s'agissait pas de sa fille. Le fils n'émit pas un son. La figure était si tuméfiée qu'une possibilité d'erreur restait envisageable. La légiste abaissa alors totalement le drap sur un cadavre tacheté d'hématomes, de griffures, de plaies mal cicatrisées en croûtes brunes et de traces du passage d'un millier de seringues dans des cratères noircis et infectés. La vieille dame enserra dans sa main celle de son fils et, d'une voix plus assurée, comme résignée, affirma de nouveau que la personne allongée devant eux n'était pas leur Camille. Toujours à son côté, le fils avait entrouvert les lèvres sans poursuivre la phrase qu'il s'apprêtait à formuler et seul un soupir s'en échappa.

Le docteur Léa Marquant savait que l'éventail connu des réactions possibles devant un cadavre était infini. Toutefois elle ne put s'empêcher de recouvrir prestement le corps nu que ce jeune homme fixait avec un grain de quelque chose de malsain. D'autant plus qu'il assurait ne pas le reconnaître.

En retrait, le flic sortit de sa mallette un procès-verbal, cocha la mention « reconnaissance négative » puis le fit signer aux deux visiteurs. Il avait pourtant espéré pouvoir donner une famille à cette anonyme. Il se proposa ensuite de les raccompagner, ce qu'ils refusèrent poliment.

Une fois dans le taxi qui les conduisaient à leur domicile, dans les hauteurs de Saint-Cloud, ils n'échangèrent aucun mot. La mère se refusait à toute culpabilité. Elle avait agi pour le bien de la famille, quitte à devoir le payer de son âme si un dieu, un jour, venait à le lui reprocher.

Recroquevillé, le fils s'était concentré sur sa respiration. Il redoutait de se vider entièrement sur les sièges en cuir à chaque virage du taxi. Le cœur posé sur les lèvres, il sentait son énergie le quitter, les extrémités de son corps envahies par un fourmillement, de ceux qui précèdent les malaises. Il partit une seconde ailleurs et mit un moment à se souvenir où il était et ce qu'il y faisait.

Camille. Il l'avait reconnue lui aussi. Sa Camille. Sa presque sœur. Il l'avait reconnue et s'était tu.

## PREMIÈRE PARTIE

« C'est pas Hollywood, ici, c'est la  
Seine-Saint-Denis. »

*Commandant M.C. Damiani*





*Mercredi 11 janvier 2012*

Coste ouvrit un œil. Son portable continuait à vibrer, posé sur l'oreiller qu'il n'utilisait pas. Il plissa les yeux pour lire l'heure. 4 h 30 du matin. Avant même de décrocher, il savait déjà que quelqu'un, quelque part, s'était fait buter. Il n'existait dans la vie de Coste aucune autre raison de se faire réveiller au milieu de la nuit.

Il but un café amer en grimaçant, adossé à son frigo sur lequel un Post-it « acheter du sucre » menaçait de se décoller. Dans le silence de sa cuisine, il scruta par la fenêtre les immeubles endormis. Seule lumière de son quartier, il se dit qu'il lui revenait ce matin d'allumer la ville. Il vérifia son arme à sa ceinture, enfila un pull et un manteau noir difforme puis empocha ses clefs. La 306 de service craignait le froid et refusa de démarrer. Ce matin, Victor Coste et elle en étaient au même point. Il patienta un peu,

alluma une cigarette, toussa, essaya de nouveau. Après quelques à-coups, le moteur se réchauffa et les rues vides lui offrirent une allée de feux rouges qu'il grilla doucement jusqu'à s'insérer sur la route nationale 3.

Quatre voies grises et sans fin s'enfonçant comme une lance dans le cœur de la banlieue. Au fur et à mesure, voir les maisons devenir immeubles et les immeubles devenir tours. Détourner les yeux devant les camps de Roms. Caravanes à perte de vue, collées les unes aux autres à proximité des lignes du RER. Linge mis à sécher sur les grillages qui contiennent cette partie de la population qu'on ne sait aimer ni détester. Fermer sa vitre en passant devant la déchetterie intermunicipale et ses effluves, à seulement quelques encablures des premières habitations. C'est de cette manière que l'on respecte le 93 et ses citoyens : au point de leur foutre sous le nez des montagnes de poubelles. Une idée que l'on devrait proposer à la capitale, en intra muros. Juste pour voir la réaction des Parisiens. À moins que les pauvres et les immigrés n'aient un sens de l'odorat moins développé... Passer les parkings sans fin des entreprises de BTP et saluer les toujours mêmes travailleurs au black qui attendent, en groupe, la camionnette de ramassage. Tenter d'arriver sans déprimer dans cette nouvelle journée qui commence.

*Pantin. 5 h 15*

Entrepôts désaffectés du canal de l'Ourcq. S'étalant sur des milliers de mètres carrés comme un village abandonné, ils recevaient tous les ans la promesse d'être détruits. Une série de hangars vides, qui accueillait dans les années 1930 le chargement des péniches de commerce empruntant le canal. De cette période ne subsistait qu'un monstre de fer rouillé, avec ses portes condamnées et ses fenêtres brisées.

Une fine pluie achevait de rendre l'endroit inhospitalier.

Coste souleva le ruban jaune « Police » du périmètre de sécurité destiné à écarter, à cette heure, d'improbables badauds. Il sortit sa carte qu'il présenta aux policiers en tenue. Ronan, le motard de son équipe, écrasa sa cigarette et le salua en lui tendant une Maglite. Il maugréa un « salut » en réponse,

puis dirigea le faisceau de lumière sur la porte en fer rouillé qui le séparait de la scène de crime.

Ils la poussèrent à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'elle cède dans un long grincement. Coste s'avança, suivi par son équipier. Il emprunta un escalier, assez raide pour lui rappeler qu'il avait bientôt quarante ans, et se retrouva dans une pièce que l'obscurité rendait infinie. Il braqua sa torche qui ne révéla que les poussières en suspens. Un policier sortit de nulle part.

– Vous êtes de la PJ ?

– Capitaine Coste. Vous me racontez ?

Tout en lui indiquant le chemin, le flic commença :

– C'est le vigile, enfin, le chien du vigile qui s'est mis à gueuler. Alors il a levé son cul et il est allé voir.

Il fit un écart.

– Attention ! Là, y a un trou. Bon, donc il est allé voir et il l'a trouvé lui, là, mort...

Ronan reconnut à voix basse qu'il s'agissait là d'un très bon résumé, très instructif. Le flic le prit mal et quitta les lieux. Coste et son équipier se retrouvèrent seuls, face à un géant noir. Assis à même le sol, comme affalé sur lui-même, les bras le long d'un corps qui devait approcher les deux mètres, tête baissée. Sur son pull au blanc éclatant, centrés au milieu de la poitrine, trois trous béants, largement tachés de sang noirci.

Les deux policiers restèrent un instant silencieux devant le cadavre avec cet étrange sentiment d'être plus vivants que d'habitude.

– Ronan, tu récupères le flic que tu m’as énervé, tu te débrouilles pour qu’il nous fasse un P-V un peu plus détaillé et tu passes sur les ondes qu’on a besoin de l’Identité judiciaire et d’un médecin. Tu leur demandes aussi des lampes sur pieds. Puissantes.

Une interminable rallonge serpentait le long de l'entrepôt pour alimenter les deux halogènes braqués vers le corps inerte. Sam, la dernière recrue de Coste, trafiquait les spots pour ajuster leur hauteur. Un peu trop maigre et fragile d'apparence, il donnait l'impression d'être entré dans la police par erreur. Ou par hasard. Juché sur deux grandes jambes inutiles, il regardait partout. Partout sauf vers le cadavre aux proportions démesurées, éclairé comme une rock star, et criblé de balles.

– T'as une petite mine, Sam. T'as pas l'air dans ton assiette.

– Je t'emmerde, Ronan, je t'emmerde et j'ai la gerbe. Sérieux, Coste, tu sais que j'aime pas ça. Je peux pas aller voir si y a de la vidéosurveillance quelque part ou bien me faire l'enquête de voisinage, chercher des cafés ? Je m'en fous, n'importe quoi...

– Vidéosurveillance, ça me paraît bien. Fais jusqu'aux rues voisines. Ronan, tu prends ta moto et tu l'accompagnes. On va partir du principe habi-

tuel que le ou les auteurs ont essayé d'être futés et qu'ils n'ont pas buté leur type à côté de chez eux. Trouvez tous les accès possibles. On cherche une bagnole. Un Black de cette taille ça se porte pas sur le dos, on cherche une bagnole, une camionnette, un véhicule quoi.

Coste attrapa sa radio.

– Aubin, t'en es où ?

L'immense bâtiment en fer rendait la réception désastreuse et une voix grésillante dégueula une réponse inaudible. Coste regarda sa radio et tenta de se rappeler un jour où elle avait fonctionné correctement. Il prit son portable.

– Aubin, t'en es où ?

– Sur la route avec le doc' de garde, on est à trois minutes, il termine sa nuit à côté de moi.

L'équipe de l'Identité judiciaire avait réquisitionné les lieux. Les flashes crépitaient autour du cadavre, révélant par éclairs la scène en couleurs vives. Prélèvements biologiques, placement sous scellés de tous les mégots de cigarettes, bouteilles et détritrus divers que le sol d'un hangar désaffecté peut accueillir. La routine. Les effectifs de la Scientifique, en combinaison stérile blanche, bouche et cheveux soigneusement masqués pour éviter toute contamination des échantillons par leur propre ADN, assuraient un ballet organisé, ignorant le géant au centre de leurs opérations et les raisons pour lesquelles il s'était fait buter un matin de janvier.

L'un d'eux éteignit les deux halogènes et contrôla les contours de la scène au Crimescope. Il rechercha des traces de sang ou de tout autre fluide biologique, passant sur chaque centimètre carré la lumière bleutée. Il passa ensuite au révélateur Blue Star en brumisant le produit sur un étroit périmètre autour du cadavre ; sans succès, la pièce resta plongée dans le noir. Le responsable de la Scientifique, un type à grosse barbe affichant l'air d'un prof à l'ancienne et que ses propres collègues surnommaient « Don't touch », s'adressa à Coste.

– Pas de réaction lumineuse, pas de sang. Ton gars est pas mort ici, on l'a juste déposé. Maintenant c'est bon pour nous, vous pouvez mettre vos pattes partout, on a terminé.

Alors que les techniciens refermaient leurs malles, Aubin gara sa voiture à côté de l'entrepôt et réveilla le médecin qui ronflait la bouche ouverte.

– On est arrivé, Doc.

Sans même ouvrir les yeux, celui-ci commença à râler.

– Tout ça pour me taper un cadavre, vous faites vraiment chier.

– Tu parles aussi mal qu'un flic, Doc.

Quand Coste aperçut Mathias Aubin, il pensa d'abord qu'il avait perdu le médecin en route, avant de le découvrir caché derrière lui. Aubin ferait de l'ombre à n'importe qui. Une armoire normande, haute et droite comme un immeuble, surmontée



d'une gueule cassée et fatiguée, avec un air de Lino Ventura dès qu'il s'énervé. À leur première rencontre, il n'aurait jamais parié que cet homme deviendrait l'un des seuls à avoir sa confiance. Dix ans de 93, avec toutes les merdes que ça implique. Aubin salua Coste de sa voix éraillée.

– Salut Victor.

– Bonjour Mathias. Bonjour Doc.

– Alors il est où, votre bonhomme ?

– C'est le seul type mort de la pièce, on vous a mis des halogènes tout autour pour pas que vous le ratiez.

Le médecin s'accroupit devant le cadavre avant de réaliser que même assis, le géant le dépassait.

– Il est grand, dites...

– On s'en fout, c'est savoir s'il est mort qu'on veut.

Le toubib reprit un ton professionnel.

– Eh bien, il l'est. Mort réelle et constante, plusieurs traces d'impact de balles sur son pull, les causes de la mort ne semblent donc pas naturelles. J'émet un obstacle médico-légal<sup>1</sup> pour que vous puissiez aller le charcuter à l'autopsie. Pas question de mettre les doigts dessus, il est trop tôt pour ça, je retourne me coucher. Vous enverrez la réquisition judiciaire à mon service.

---

1. L'obstacle médico-légal est émis en cas de mort violente, inconnue ou suspecte. Il entraîne généralement une autopsie, tout du moins un examen externe du corps par un médecin légiste, dans le but de découvrir l'origine du décès.

Le médecin fit demi-tour mais trouva Aubin en travers de sa route.

– Tu vas quand même lui regarder le pouls, histoire d’être sûr, non ?

– Putain, y a trois gros trous sur un pull imbibé de sang et ça fait plusieurs heures qu’il est immobile, ça vous suffit pas ?

Aubin ne bougea pas, convaincant. Le médecin enfila une paire de gants latex et posa deux doigts au niveau de l’aorte.

– Rien, aucun battement. C’est bon ? Je peux y aller ou vous voulez aussi que je vérifie s’il a tous ses vaccins ?

Aubin le raccompagna à l’extérieur alors que Coste composait le numéro de la permanence du tribunal pour briefer le magistrat d’astreinte.

– Aucun document sur lui, découvert ce matin à 3 heures par le vigile, abattu à l’arme de poing probablement. Le médecin nous a accordé un obstacle médico-légal, vous n’avez plus qu’à prescrire une autopsie... merci... on vous tient au courant dès qu’il y a du neuf.

Coste raccrocha en observant les pompes funèbres qui zippaient avec difficulté le corps immense dans un sac noir un peu trop court. Des macchabées, Coste en avait tellement vu qu’il aurait pu se taper une crème glacée pendant n’importe quelle autopsie, c’est donc sans grande émotion qu’il regarda s’éloigner sa nouvelle enquête, emballée pour la morgue.

Le docteur Léa Marquant, médecin légiste de l'Institut médico-légal de Paris, restait une énigme pour Coste. Fille du directeur d'une clinique privée parisienne, elle préférait vivre avec les morts plutôt que de subir les jérémiades des vivants. Coste ne la connaissait qu'en blouse blanche, les cheveux auburn tirés en arrière, les yeux vert pâle derrière une paire de lunettes fines et rectangulaires, le visage innocent et souriant, en totale contradiction avec sa capacité à scier un crâne en moins d'une minute et à prendre des intestins à pleines mains. Il se demandait donc souvent à quoi elle pouvait ressembler avec les cheveux détachés et un peu moins de sang sur ses fringues.

La particularité de leur relation voulait qu'ils ne se croisent qu'à la suite d'une mort suspecte et, à cette occasion, Coste en profitait pour vérifier discrètement l'absence d'une bague qui aurait pu apparaître à son doigt.

Ce matin, ils marchaient côte à côte dans l'un des longs couloirs de l'IML.

– Il a une histoire, votre client ?

– Ouais, l'histoire d'un type retrouvé mort ce matin dans un entrepôt avec trois balles au niveau de la poitrine.

– Un règlement de comptes ?

– Pourquoi pas. Le reste, c'est à vous de me le raconter.

La légiste glissa son badge de sécurité sur le verrou magnétique de la salle d'autopsie.

Le corps du géant avait viré au gris sous la lumière froide des néons. Ses pieds dépassaient de la table d'opération. Léa Marquant remonta son masque chirurgical, puis après quelques secondes de silence, prit une série de clichés.

– Bien, commençons par découper ses vêtements et voyons les dégâts des coups de feu.

Elle souleva une partie du pull gorgé de sang et le découpa du bas jusqu'au col. Sans la quitter des yeux, Coste sortit son baume du tigre qu'il s'appliqua sur la lèvre supérieure. Dans dix minutes, l'atmosphère serait irrespirable.

Elle décolla sans effort le vêtement de la peau. Plusieurs fois, elle passa la main sur la poitrine intacte du mort, incrédule. Aucun impact de balle. Pas la moindre plaie.

– Il guérit vite, votre type.

Coste s'approcha. Constata. Soupira longuement.

Regarda la légiste. Il était emmerdé. Alors il fit comme d'habitude. Au plus simple.

– Trois trous sur le pull, pas de plaies correspondantes, on lui aurait mis un pull...

Puis il poursuivit pour lui-même son raisonnement en silence.

– Je déteste ça, ronchonna Léa Marquant.

– Vous dites ?

– Vous commencez à vous lancer dans une hypothèse et vous la terminez dans votre tête.

– Pardon. Je me disais que si notre inconnu n'était pas mort par balle, vous alliez devoir trouver une autre cause de décès... et moi, j'allais devoir enquêter sur un pull.

Elle acheva d'ôter le reste des vêtements et prit une nouvelle série de photos.

Paisible. C'est la sensation qu'il donnait, les yeux fermés, entièrement dévêtu.

Pourtant, la nuit n'avait pas dû l'être tant que ça, paisible. Entouré près de cent fois avec de la ficelle, juste à sa base, son pénis donnait l'aspect d'un légume noir et flétri. La légiste s'y arrêta, se rapprocha et réajusta ses lunettes protectrices.

– Victor, je crois qu'il lui manque les couilles.

Elle se reprit, dans un registre plus approprié.

– Incision chirurgicale, ablation des testicules après ligature. Il n'a pas dû aimer, les blessures sont visiblement ante mortem. C'est confirmé par l'utilisation de ce qui m'apparaît comme de la ficelle à rôti, à la base du pénis, à la manière d'un garrot.

– Ça ne confirme rien, ça précise.

– C'est-à-dire, Sherlock ?

– Que non seulement on voulait qu'il soit vivant pendant qu'on les lui coupe, mais aussi qu'il reste en vie après. Ça précise.

Un coin de sa lèvre remonta dans un sourire discret, elle aimait l'esprit vif du flic. Elle continua à inspecter chaque centimètre carré, puis le retourna avec l'aide de Coste.

– La rigidité cadavérique est installée sur la totalité du corps, bien que encore légèrement souple ; la mort ne remonte pas à plus de 6 heures. Décroissance mortelle cadavérique, le corps est un peu froid. Je ne vois pas de plaies, ni autre altération visible. Je vais chercher d'éventuelles ecchymoses sous-cutanées.

Elle fit rouler près d'elle la table des instruments et choisit un scalpel. Elle appuya sa main sur le mollet gauche et entailla profondément la peau et la chair sur toute leur longueur. Le muscle s'ouvrit largement, comme une fleur rouge.

Dans l'indifférence générale, le géant, le visage écrasé contre la table, ouvrit grand un œil.

– Je ne vois rien de particulier, pas de traces de coups.

La légiste se pencha et attrapa fermement l'autre mollet pour l'inciser d'un même geste, rapide et précis.

Dans une plainte aiguë et assourdissante, le mort se redressa sur ses coudes. Coste et la jeune femme se figèrent. Il tordit son cou vers l'arrière et regarda ses deux mollets ouverts, avant de tourner la tête vers l'homme et la femme, qui restaient sidérés